

Compte rendu

Rosalind Brunt et Rinella Cere (sous la direction de). *Postcolonial Media Culture in Britain* : Palgrave, 2011, 208p.

C(h)ris Reynolds-Chikuma
Université de l'Alberta

Sans doute nos lecteurs se demanderont-ils/elles pourquoi accepter le compte rendu d'un livre qui porte sur la Grande Bretagne dans *Alternative Francophone (AF)*. La réponse est double. D'une part, la Francophonie, en général, et *AF* en particulier, se nourrissent aussi d'apports non-francophones. Doit-on le rappeler, l'une des critiques les plus intéressantes de la Francophonie traditionnelle et/ou institutionnelle, est venue, et vient encore, du monde anglo-saxon où la GB joue un rôle crucial. À travers les *Postcolonial Studies*. D'autre part, l'intérêt d'un tel livre vient aussi, comme le soutiennent d'ailleurs justement ses auteurs, de la rencontre productive entre deux disciplines académiques qui se sont trop longtemps ignorées l'une l'autre : les études postcoloniales (auxquelles la francophonie telle qu'elle est vue par *AF* est profondément liée) et les études des médias.

C'est ce que nous dit en effet Cere dès son introduction. D'une part, les « postcolonial studies privileged the analysis of literature and to a lesser extent film » (3) et celles-ci ont prêté « relatively little attention to popular culture and contemporary media practices » (3), et d'autre part, si « conversely, media studies has always been concerned with issues of representation, stereotyping, identity formation and ideological workings of popular media cultures », ces dernières ont prêté peu « attention to the historical and to the intersection of the metropolitan with the colonial and postcolonial » (3). Ce livre tente donc de joindre les deux domaines de recherche pour mettre en évidence le fait que les médias sont encore influencés par le colonial et le postcolonial. Cere revisite ensuite le concept de « cognitive mapping » de Frédéric Jameson, qui « describes how people impose their own conceptual geographies onto the physical worlds of time and space » pour voir comment le « paysage médiatique » (le « mediacape » de Apparadurai) est transformé par cette « cartographie cognitive », c'est-à-dire par le postcolonial dans ce cas. Elle revisite alors cinq concepts-clés qui, selon elle, devraient être adaptés et appliqués aux études médiatiques : le binôme colonisé-colonisateur de

Memmi ; l'aliénation fondamentale de Fanon ; l'hybridité de Bhabha ; l'orientalisme de Said et la « subalternité » de Spivak. Cere conclut le résumé des 5 concepts en parodiant le titre du livre de Jameson en écrivant que le « postcolonialism is the cultural logic of late colonialism » et que ces 5 concepts « can, it is hoped, provide a new trajectory for media studies » (15).

Cette introduction, brève et dense, est suivie par dix autres chapitres. Il est impossible de les résumer tous tant ils sont différents les uns des autres puisqu'ils traitent de 3 médias (radio, TV, cinéma) et de 6 « genres » (musique, films documentaires, films de fiction, nouvelles, reality show, et art), et utilisent des méthodologies diverses (sociologie, analyse de textes, ...) tout en couvrant des sujets aussi divers que les minorités dans les programmes/chaines « mainstream », les chaines minoritaires, et les minorités au sens ethnique (surtout noire) ou au sens religieux (surtout musulmane). Sauf pour quelques pages dans la discussion du film *Yasmin* (2004), on notera toutefois l'absence des considérations de « gender », et l'absence de mentions aux minorités linguistiques qui pourtant sont inextricablement mêlées aux minorités considérées. Sauf pour ces absences donc, les essais sont tous d'une qualité également extraordinaire tant dans leur style (très clair en dépit de la complexité des problèmes, y compris théoriques, abordés) que dans leur contenu.

Dans le reste de ce compte rendu, je voudrais me concentrer sur deux chapitres plus directement liés aux sujets traités par *Alternative Francophone* : l'un aux médias minoritaires, l'autre à la Francophonie postcoloniale.

Dans le 4^e chapitre intitulé « Mainstreaming Cultural Diversity : Public Service Policy and British Reality Television » (41-55), Sarita Malik remarque qu'en dépit de la montée des nouveaux médias et des nouvelles chaines, la télévision publique traditionnelle joue encore un rôle important dans le paysage médiatique britannique (le même peut être dit pour le PAF, Paysage Audiovisuel en France). Alors que le discours public est devenu, depuis les années 1990, moins favorable au multiculturalisme, cette télévision publique joue un rôle non négligeable et d'autant plus important dans les débats et dans la visibilité des minorités, spécialement les deux minorités considérées ici par l'auteur, noire et asiatique. L'auteur met d'abord en évidence que des études des relations entre les minorités et les médias existent déjà mais qu'elles sont dans l'ensemble des études « d'analyses textuelles », c'est-à-dire des études de contenu ou même de la forme mais très rarement de la politique de

développement des médias.

Les chaînes de service public vont au cours des années 1990 diluer leur agenda multiculturaliste d'une part face à la compétition commerciale en sensationnalisant, par exemple, « blackness by foregrounding topics such as rent boys, prostitution, polygamy and pornography » (44), et d'autre part en obligeant la diversité ethnique à partager temps et ressources avec d'autres diversités comme « gender, disability » [44]. Si cette tendance signalait la fin du traitement spécial pour les minorités (souvent appelée « affirmation action » dans les pays anglo-saxons (46), satisfaisant les critiques en particulier conservatrices, dans le cadre typique du libéralisme et du concept de « liberté de paroles » [freedom of speech] cela permettait aussi à l'extrême droite raciste d'avoir son temps d'antenne (45). De plus cet abandon d'un agenda multiculturaliste proactif se révélait aussi problématique au vu de du « racisme institutionnel » (45). Révélé par les divers rapports sur les activités de police, cette discrimination institutionnelle se retrouve à la BBC si l'on utilise les statistiques au niveau des « decision-makers » comme « hideously white » (45). Alors que les chaînes de télévision ou les programmes spécifiquement ethniques vont disparaître à la fin du 20^e siècle, les débats vont donc continuer et les réalités changer, mais ceci presque uniquement pour les représentations des minorités à l'écran (« on-screen representation », 46) et pas pour les représentations derrière l'écran, c'est-à-dire pour les vrais décideurs. De plus, et ironiquement, ces changements à l'écran sont dus (entièrement ?—l'auteur n'est pas explicite ici) non pas à une politique médiatique multiculturaliste mais à des « priorités commerciales et spécifiquement à la montée des programmes de 'reality' » (47) liés au crime, à la propriété, santé, famille et célébrité, éléments typiques des tabloïdes et autres médias contribuant à la promotion des loisirs commodifiés et du divertissement par célébrité interposée (musique, chansons, acteurs, ...) comme les « talent shows » (comme *Fame Academy*), les « self-improvement shows » (comme *How clean is your house*) et les « turn-your-life-around series » (comme *Supernanny*). Alors que ces programmes montrent une extraordinaire diversité (ce qui inclut une volonté de lutter contre les stéréotypes), d'une part, ils sensationnalisent ces différences en mettant en scène par exemple un musulman gay ou un pakistanais travesti (49) et Cere écrit « audiences were offered little more than 'racism being presented as entertainment' » (51) ; on peut donc considérer que ces programmes « failed to see the viewers as 'real people, rather than ratings' » (50). D'autre part, ils révèlent aussi souvent des tensions qui reproduisent à l'écran les tensions entre « blancs » et « non-blancs » (49 ; 50).

Mais surtout ces programmes pourraient légitimer ces différences entre quelques « black people who are so publicly, if briefly, celebrated in reality television and those who continue to be excluded from basic levels of opportunity in British society and, for that matter, from television's own professional and institutional structures » (49). L'auteur donne alors un exemple symptomatique avec le sitcom *The Crouches* (BBC1—2003-5), représentant trois générations d'une famille originaire des Caraïbes de manière supposément comique mais qui fut très mal perçue par certains critiques Noirs britanniques et dont il fut révélé que le scénario fut écrit par Ian Pattison, un écrivain ... blanc ! (Même si Cere n'est pas claire à ce propos, on supposera qu'en soit le fait que l'écrivain soit « blanc » n'est pas un problème - voir les débats sur *The Confessions of Nat Turner* de William Styron, ou en France la critique quasi essentialiste de Azouz Begag sur le roman *Vivre me tue* de Paul Smäil - mais ceci est donné comme un exemple typique trop souvent répété d'un racisme institutionnel ou des difficultés à changer les privilèges) Ceci renforce donc l'idée que la représentation ethnique est bien amplifiée à l'écran mais pas hors écran où s'écrivent les scripts et les programmes.

De l'aveu des responsables, et selon les statistiques, PSB (Public Station Broadcasting) ne semble plus répondre aux vues ou choix des minorités afro-britanniques ou asiatiques (52). L'auteur nous dit alors que les services publics de diffusion ont été sérieusement influencés par l'approche des chaînes étatsuniennes qui se basent uniquement sur l'expérience de la classe moyenne blanche pour créer ses programmes. Le succès incroyable des programmes « américanisé » du britannique Murdoch, comme *Star TV*, semble le confirmer. De plus dans la compétition au niveau global, les chaînes d'autres pays comme la chaîne américaine Black Entertainment Network de Viacom ou le diffuseur de l'état indien Doordarsham, sont maintenant en train de conquérir leur[s] audience[s] mettant en danger la loyauté et la cohésion nationale britannique, et donc allant à l'encontre des buts « loyalistes » et « intégrateurs » poursuivis par les « executives » en majorité blancs.

Ici, je me permettrais d'intervenir pour remarquer que de manière peut-être moins convaincante, l'auteur nie (voir « suggested », 54) ou fait l'impasse sur le fait que cette perte d'audience est au moins en partie due à une certaine auto-ségrégation [53], comme si les membres de ces audiences minoritaires n'avaient pas la liberté et la volonté de choisir d'autres chaînes qui ne correspondent pas à leur désir, agenda et mode de vie. L'idéal laïc, ou démocratique, ou simplement la réalité linguistique (l'anglais), n'intéresse pas

toujours toutes les minorités, ou plus correctement dit, chaque individu dans ces minorités. D'une part, le racisme ou l'autoritarisme et le sectarisme ne sont pas l'apanage des « minorités » blanches. L'auteur ne considère en effet pas que si certaines audiences minoritaires ethniques (noires et asiatiques) ne s'intéressent pas aux programmes PSB, ce pourrait être aussi parce qu'elles s'identifient avec d'autres agendas/langues/cultures/religions. Ainsi parmi certaines communautés musulmanes, existe-t-il parfois des tendances autoritaristes ou sectaires. Par exemple, parmi les communautés chinoises certains préfèrent parler d'autres langues que l'anglais (le cantonais, par exemple) dans leur espace privé là où le téléviseur est installé.

Dans le 11^e et dernier chapitre, intitulé « Debating Contemporary Postcolonial Theory ; the Limitations of a Culturalist Approach » (142-55), qui semblerait pouvoir servir de conclusion, l'auteur, Christopher Pawling, critique les positions de deux des auteurs postcoloniaux des plus influents, Iain Chambers et Paul Gilroy. De manière convaincante, que l'on soit marxiste ou pas, Pawling montre combien certains postcolonialistes qu'il présente comme « typiques » (145) ont de façon trop simpliste renversé les binômes rationnel/émotionnel, Lumières/postmodernisme, économique/culturel, mettant trop l'accent sur la « violence épistémique » et négligeant ou même oubliant les contraintes économiques.

La relation de ce chapitre avec les médias devient claire mais aussi éclairante seulement dans ses dernières pages lorsque l'auteur montre le danger d'ignorer les contraintes économiques à travers un exemple de « global media ». En juillet 2005, Bob Geldof et Peter Gabriel ont organisé un festival (*Live 8*) à Hyde Park non loin du lieu où se tenait le « Sommet des Huit ». Pawling montre alors que l'un des buts qui était de renverser la hiérarchie centre-périphérie, en faisant mieux connaître les cultures musicales africaines, a échoué puisque « African music was heavily under-represented » (154) (avec l'exception notoire de Youssou N'Dour). Il montre ainsi que, contrairement aux tendances culturalistes de nombreux postcolonialistes comme Chambers et Gilroy, la culture (ici la musique) n'a pas pu à elle seule renverser la hiérarchie économie-culture. Considérant que le premier rôle de cet événement était de convaincre les audiences consommatrices (occidentales et asiatiques (154) de dépenser de l'argent (dont une partie irait aux artistes et une autre aux « charités »), les organisateurs ont privilégié une majorité d'artistes déjà commercialisés, presque tous males, blancs et occidentaux. Plus tard « disappointingly small audiences » assistèrent à la « suite » dissidente de

Live 8, Africa Calling, faite d'une majorité de musiciens africains (153). Dans sa conclusion, l'auteur cite Žižek et d'autres critiques pour mettre en évidence que les concepts d'« hybridité », « diaspora » et « postcolonialité » sont maintenant « à la mode et même des termes marketables » (155) mais « un ordre global postcolonial qui est encore basé sur l'inégalité et l'exploitation ne sera pas transformé par « la fétichisation des émotions et l'abandon d'une critique rationnelle, scientifique » (155).

Une série d'essais bien utiles donc tant pour les spécialistes des études postcoloniales que pour ceux des études médiatiques. On notera aussi que l'ignorance réciproque de ces deux domaines est encore compliquée par le fait que les 2 mondes francophone(s) et anglophone(s) s'ignorent aussi trop souvent. D'où la nécessité d'intégrer des comptes rendus comme celui-ci. Le livre se termine avec une bibliographie plus qu'impressionnante (13 pages sur les 200 du livre) et un index clair et fourni.